

Les frontières temporelles, topographiques et psychiques de Samuel Chapdelaine

Samuel Lepastier
Université Paris-Diderot (France)

Résumé – À la fois romans du terroir au Québec et œuvre exotique en France, *Maria Chapdelaine* est, au-delà de ce constat qui semble contradictoire, un roman des marges, des frontières. Par l'entremise du personnage important qu'est Samuel Chapdelaine, cet article propose une lecture critique psychanalytique à la fois des frontières psychiques du père, qui peine à assumer pleinement sa fonction paternelle, et des frontières topographiques et temporelles qui y sont mises en scène.

En mémoire d'Anne Clancier

Un siècle après sa parution originale sous forme de feuilleton dans le quotidien français *Le Temps* en 1914, *Maria Chapdelaine, Récit du Canada français* de Louis Hémon ne cesse de nous interpeller. Après avoir rencontré un égal succès sur les deux rives de l'Atlantique, ce livre, « œuvre romanesque qui devait déterminer à jamais la littérature québécoise et agir comme un modèle littéraire imposant ses normes pendant des décennies auprès des écrivains canadiens-français¹ », a donné naissance à des mythes qui n'ont pas manqué d'être remis en question². Avec le recul, nous percevons mieux les contresens occasionnés par les premières lectures. Si, au sein de la littérature québécoise, *Maria Chapdelaine* a pu être rapproché des romans du terroir au point d'en devenir un modèle³, pour le public français auquel il était

¹ Daniel Chartier, « Les origines de l'écriture migrante, L'immigration littéraire au Québec au cours des deux derniers siècles », *Voix et images*, vol. 27, n° 2 (80), 2002, p. 313.

² Nicole Deschamps, Raymonde Héroux et Normand Villeneuve, *Le mythe de Maria Chapdelaine*, Montréal, Gaëtan Morin Éditeur, 1980.

³ Aurélien Boivin, « Le roman du terroir », *Québec français*, n° 143, 2006, p. 32-37.

destiné, c'est une œuvre exotique, aussi bien dans le temps, puisqu'elle renvoie à l'époque du Régime français, que dans l'espace, car elle doit être considérée comme une variante originale de la littérature coloniale, florissante à l'époque de sa rédaction. Cependant, ces différentes perspectives sont moins contradictoires qu'il n'y paraît, car le texte de Louis Hémon est un roman des marges⁴, en d'autres termes un roman des frontières. Si ce dernier mot n'y est utilisé qu'une seule fois pour désigner celle qui au Sud sépare le pays de Québec des « États⁵ », le recours à celui de « lisière » pour situer les différents personnages est moins rare. Ainsi, les Chapdelaine habitent « sur la lisière du monde blanc » (*MC*, p. 66), faisant partie des « gens qui ont passé toute leur vie à la lisière des bois canadiens » (*MC*, p. 112). C'est pourquoi, au moins un instant, Maria est tentée par « une vie différente, inconnue, au centre même du monde humain et non en son extrême lisière » (*MC*, p. 143).

À la frontière symbolique qui sépare, depuis la fin du Régime français, la métropole de son ancienne colonie se superposent celles qui séparent le Canada français de l'Amérique du Nord anglophone et, au pays de Québec, celle qui marque la limite entre le territoire cultivé et celui où la terre reste à faire. Cette dernière est sans cesse repoussée vers le Nord et, de ce fait, le rythme des saisons scandé, de façon plus décisive encore que dans les « vieilles paroisses » (*MC*, p. 26), les travaux et les jours des pionniers.

Parmi ces derniers, le personnage de Samuel Chapdelaine, père de Maria, héroïne éponyme du roman, structure l'unité d'une œuvre dans laquelle les frontières apparaissent comme une projection sur le terrain de son monde psychique. Comme l'a justement écrit Daniel Chartier,

Maria Chapdelaine de Louis Hémon, chef-d'œuvre du roman régionaliste québécois, s'inscrit exactement dans

⁴ Réjean Beaudoin, « Romans du territoire et romans de l'espace », dans *Le roman québécois*, Montréal, Boréal, 1991, p. 48-58; Isabelle Daunais, « Le roman des marges », *Études françaises*, vol. 30, n° 1, 1994, p. 135-147.

⁵ Pour nommer les États-Unis. Louis Hémon, *Maria Chapdelaine. Récit du Canada français*, avant-propos de N. Deschamps, notes et variantes, index des personnages et des lieux par G. Legendre, Montréal, Boréal, 1988 [1914], p. 159 et 196, entre autres. Désormais, les références à ce roman seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention *MC*.

l'ambiguïté fondamentale entre ces deux premiers axes du Nord : d'un côté la tentation érotique de l'aventure sauvage sous la figure du coureur des bois François Paradis, qui parcourt les forêts vierges, mais qui meurt gelé; de l'autre la figure paternelle et son double, Eutrope Gagnon, qui ne cherchent qu'à établir leur domaine cultivable toujours plus au Nord, faisant avancer dans la forêt tant la raison que la nation⁶.

Si, à l'occasion, des critiques du roman ont omis d'évoquer le rôle du père, il paraît au contraire souhaitable de lui reconnaître toute sa place. De fait, une recension statistique authentifie l'impression tirée d'une lecture continue. Si le roman contient 209 références à Maria, Samuel en compte 24 sous son prénom tandis que le « père Chapdelaine » y est désigné 111 fois. Sa présence, après celle de sa fille, est ainsi plus affirmée que celle de tous les autres personnages. Il surpasse Laura (6 références) et la « mère Chapdelaine » (86 fois). Les prétendants de Maria se situent à un niveau plus modeste : François Paradis est mentionné 56 fois, tandis qu'Eutrope Gagnon l'est 43 fois et Lorenzo Surprenant, 28 fois. Ces chiffres gagnent à être rapprochés de la fréquence d'apparition des éléments naturels. Ainsi, pour « hiver », nous comptons 56 occurrences, qui sont dépassées de peu par les 59 de « printemps ». Enfin, « Nord » est cité 23 fois alors que « Sud » l'est 9 fois seulement, ce qui ne constitue guère une surprise.

Ces données quantitatives confirment la pertinence d'une analyse du roman centrée sur le personnage de Samuel Chapdelaine. D'une part, ce dernier oriente la diégèse à partir de sa passion de « faire de la terre », dont il parle avec une « flamme d'enthousiasme et d'entêtement dans les yeux » (*MC*, p. 27), d'autre part, dans sa relation avec Maria comme avec ses autres enfants, il éclaire la question de la fonction paternelle qui continue de se poser, aujourd'hui encore, au pays de Québec. Si Samuel ne saurait être qualifié de père absent, il reste que son rôle se trouve limité : d'une part, parce qu'il est une figure d'identification

⁶ Daniel Chartier, « Au Nord et au large. Représentation du Nord et formes narratives », dans J. Bouchard, D. Chartier et A. Nadeau [dir.], *Problématiques de l'imaginaire du Nord en littérature, cinéma et arts visuels*, Montréal, Université du Québec à Montréal, Département d'études littéraires, coll. « Figura », 2004, p. 15.

seulement partielle pour ses fils, dont les aînés sont contraints de quitter l'exploitation familiale pour travailler aux « chantiers [de chemin de fer] », au moins à la mauvaise saison (*MC*, p. 41); d'autre part, parce que malgré l'attention tendre qu'il ne cesse de porter à Maria, il se trouve démuné quand celle-ci traverse l'épreuve du deuil au point qu'il doit se résoudre à déléguer son rôle au curé de Saint-Henri. Il faut attendre la fin du roman pour que sa fille aînée, à l'écoute de la voix du pays de Québec, prenne conscience de sa filiation pour donner son plein sens à sa paternité.

Une lecture critique psychanalytique

Si, comme l'a écrit Freud, le processus de la cure psychanalytique est un « travail culturel » qui peut être rapproché de « l'assèchement du Zuiderzee⁷ », alors il est une autre façon de « faire de la terre »⁸.

À un niveau individuel, plus proche de la dynamique de l'inconscient, il est possible de décrire cette entreprise comme la transformation de l'imaginaire archaïque et destructrice des « parents combinés » — qui serait perçue par le nourrisson dès les premiers mois de sa vie et proche, à bien des égards, de celle d'un ogre susceptible de dévorer ses propres enfants⁹ — en une mère Nature protectrice, nourricière et bienveillante pour sa progéniture. C'est pourquoi la définition donnée par Freud du processus de la cure psychanalytique, « [l]à où était du ça, du moi doit

⁷ Sigmund Freud, « Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse », dans *Œuvres complètes. Psychanalyse*, vol. XIX : 1931-1936, sous la dir. de J. Laplanche, Paris, Presses universitaires de France, 1995 [1933], p. 163.

⁸ Le Zuiderzee, étymologiquement « mer méridionale » des Pays-Bas, qui tout au long de l'histoire du pays avait provoqué une série d'inondations aux conséquences catastrophiques, a été progressivement asséché dans la première moitié du XX^e siècle par une série de travaux dont le point de départ a été la construction d'une immense digue en 1932. La terre gagnée a formé des polders cultivables et la mer intérieure saumâtre est devenue le lac de l'Yssel, source pour l'agriculture et réserve d'eau potable. Cet ensemble d'opérations a été précédé, dans les premières années du siècle, par un débat politique ayant mobilisé l'ensemble de la population du pays, car, au-delà du bénéfice économique immédiatement perceptible, ce projet avait aussi pour finalité de faire entrer pleinement les Pays-Bas dans le monde contemporain. Ben de Pater, « Conflicting images of the Zuider Zee around 1900, nation-building and the struggle against water », *Journal of Historical Geography*, vol. 37, n° 1, 2011, p. 82-94.

⁹ Melanie Klein, « Les stades précoces du conflit œdipien », dans *Essais de psychanalyse, 1921-1945*, Paris, Payot, 1968 [1928].

advenir [*Wo Es war, soll Ich werden*]¹⁰ », s'applique également à celui qui a guidé la transformation du Zuiderzee. Précisément, selon la définition classique de Laplanche et Pontalis, « [l]e ça constitue le pôle pulsionnel de la personnalité; ses contenus, expressions psychiques des pulsions, sont inconscients, pour une part héréditaires et innés, pour l'autre refoulés et acquis¹¹ », tandis que le moi est une instance psychique

dans une relation de dépendance tant à l'endroit des revendications du ça que des impératifs du surmoi et des exigences de la réalité. [...] le moi représente éminemment dans le conflit névrotique le pôle défensif de la personnalité [...] le moi apparaît comme un facteur de liaison des processus psychiques¹².

En somme, si le rôle du psychanalyste peut se représenter comme une mise en culture des processus inconscients autrement laissés en jachère par un travail qui se situe aux frontières du conscient et de l'inconscient¹³, il devient licite, en contrepartie, de s'interroger sur les enjeux psychiques du travail de défrichage effectué par les pionniers. De plus, le processus psychanalytique conduit, par une meilleure démarcation des limites, à la construction progressive de barrières protectrices qui autorisent la reprise d'une élaboration psychique un temps suspendue¹⁴.

Semblable en cela au patient qui, en cours de traitement, et au moins dans les occurrences les plus favorables, s'approprie son histoire en réorientant ses forces pulsionnelles pour accroître ses capacités d'identification en vue d'accomplissements amoureux, sociaux et culturels plus satisfaisants, Samuel Chapdelaine augmente la surface de

¹⁰ Sigmund Freud, *op. cit.*, p. 163.

¹¹ Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis, « Ça », dans *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », 1973, p. 56.

¹² Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis, « Moi », dans *ibid.*, p. 241.

¹³ Sonia Abadi, « Between the frontier and the network. Notes for a metapsychology of freedom », *The International Journal of Psychoanalysis*, vol. 84, n° 2, 2003, p. 221-234; H. Shmuel Erlich, « Working at the frontier and the use of the analyst: Reflections on analytic survival », *The International Journal of Psychoanalysis*, vol. 84, n° 2, 2003, p. 235-247.

¹⁴ Samuel Lepastier, « La muraille de Chine : les limites et le cadre en psychanalyse », *Revue française de psychanalyse*, vol. 54, n° 6, 1990, p. 1649-1652.

la terre cultivée en maîtrisant les forces de la nature afin d'en faire des alliées de l'homme. S'il s'est lancé dans une telle entreprise, il a obéi non pas seulement à des nécessités concrètes, mais aussi à des contraintes internes dont il importe de percevoir le sens. En persistant dans cette tâche au point de ne pouvoir envisager d'y renoncer, il en tire des bénéfices psychiques qui dépassent l'intérêt matériel accru qu'il pourrait retirer de la vie agricole sédentaire rendue enfin possible par son effort même. Ainsi, Samuel perçoit la dimension de l'amour de sa femme, immédiatement après la mort de celle-ci, en reconnaissant que, contrairement à bien d'autres, elle ne voyait pas en lui « un vieux simple et un fou » et qu'elle ne lui cherchait pas « des chicanes pour [s]a folie » (*MC*, p. 190). Nous avons, quant à nous, à nous questionner sur le sens de cette aliénation créatrice, si différente de celles rencontrées en clinique psychiatrique, qui sont plutôt marquées par la prééminence des processus de destruction.

Si la critique psychanalytique — qui trouve son origine dans la proximité entre les mécanismes de création littéraire et la construction des symptômes telle qu'elle est observée lors des cures de patients¹⁵ — est un mode parmi d'autres d'interprétation des textes, elle a du moins pour mérite de rendre tangibles des perspectives difficilement mises en évidence autrement. En outre, elle propose des modèles pour rendre compte des malentendus et contresens suscités dans la réception d'une œuvre, question qui mérite d'être soulevée dans le cas de *Maria Chapdelaine*. À l'instar de celles proposées au cours d'une cure, les interprétations formulées dans cette perspective ne sauraient être que provisoires dans la mesure où l'accueil fait à un texte ne prend sens que par rapport à un environnement culturel déterminé, en particulier à l'égard d'autres écrits. Si la reconnaissance des symboles suggérés par les représentations mises en scène dans le texte n'est pas sans intérêt, une lecture critique psychanalytique ne saurait s'y limiter, car il lui faut de surcroît donner tout leur sens aux affects inspirés par la lecture¹⁶.

¹⁵ Sigmund Freud, « Le poète et l'activité de fantaisie », dans *Œuvres complètes. Psychanalyse*, vol. VIII : 1906-1908, sous la dir. de J. Laplanche, Paris, Presses universitaires de France, 2007 [1908], p. 159-171.

¹⁶ Anne Clancier, *Psychanalyse et critique littéraire*, Toulouse, Privat, 1973; « De la psychocritique au contre-texte », *Le Coq-Héron*, n° 126, 1992, p. 40-47.

Ainsi, tant Samuel que Laura Chapdelaine s'exaltent devant le travail de la terre, qui est l'équivalent d'une « bataille contre la nature barbare » (*MC*, p. 49). Si Samuel éprouve « une passion d'homme fait pour le défrichage plutôt que la culture » (*MC*, p. 27), Laura de son côté ne cache pas son plaisir quand elle évoque la terre défrichée : « Un beau morceau de terre [...] je suis sûre qu'il ne peut rien avoir au monde de plus beau et de plus aimable que ça. » (*MC*, p. 46) Devant l'ouvrage accompli par son mari, ses fils et leur homme engagé, elle est saisie d'« une sorte d'extase mystique » (*MC*, p. 48) en voyant « la campagne qui s'offre nue aux baisers du soleil avec un abandon d'épousée » (*MC*, p. 49). Les états d'extase constituent une différenciation culturelle des accès hystériques¹⁷ et il est admis classiquement que ces conjonctures, tel un rêve diurne incarné, mettent en scène un fantasme bisexuel dont l'analyse permet de mettre à jour les deux composantes¹⁸. C'est pourquoi l'action de Samuel Chapdelaine s'apparente à une prise de possession de la Terre mère revêtant tout à la fois une dimension incestueuse et sacrée. Si dans la part masculine de sa fantaisie, en pénétrant la Terre, il tire son plaisir de l'avoir soumise à son désir, dans sa dimension féminine, sa satisfaction naît de son identification à une nature alanguie de s'être abandonnée à plus fort qu'elle. Ces mouvements se laissent également percevoir chez Laura, qui, sans en avoir conscience, occupe dans sa transe aussi bien la place de l'épousée qui s'abandonne que celle de l'homme qui la pénètre. Ce faisant, elle s'identifie à l'ensemble des rôles nécessaires pour accomplir un rite agraire de fécondité. Cependant, cette perspective ne peut suffire à rendre compte de la complexité des mouvements qui s'articulent autour du « père Chapdelaine » pour constituer la trame du roman.

Du roman colonial à l'écriture migrante

Plusieurs arguments incitent à penser qu'aux yeux de ses premiers lecteurs français, *Maria Chapdelaine*, bien que tenant du roman régionaliste, aurait

¹⁷ Samuel Lepastier, *La crise hystérique. Contribution à l'étude critique d'un concept clinique*, Lille, ANRT, 2004, p. 808-853.

¹⁸ Sigmund Freud, « Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité », dans *Œuvres complètes. Psychanalyse*, vol. VIII : 1906-1908, sous la dir. de J. Laplanche, Paris, Presses universitaires de France, 2006 [1908], p. 177-186.

FRONTIÈRES

été inscrit davantage comme une œuvre appartenant à la littérature coloniale, florissante en France à l'époque de sa parution.

Rappelons, premier élément à prendre en compte, que la famille Hémon était engagée dans l'aventure impérialiste. Officier de marine, le frère aîné de l'auteur meurt en 1902 de typhoïde à son retour de Cochinchine. Louis, pour sa part, breveté en annamite de l'École des langues orientales de Paris, avait été reçu au concours de l'École coloniale en 1901. Il renonce à sa carrière, car, faute d'avoir été admis à la section asiatique, il se retrouve affecté à Alger. Après sa démission, le départ pour Londres, première étape de sa migration vers l'ouest, remplace ses premiers projets d'aventures exotiques auxquelles il a été contraint de renoncer. Ainsi, la conquête du Nord de l'Amérique se substitue à l'épopée vers l'Asie tropicale.

Surtout, il est aisé de mettre en évidence que, dans sa composition comme dans sa rédaction, *Maria Chapdelaine* obéit aux canons de la littérature coloniale. En effet, selon Roland Lebel,

le genre a trois impératifs : l'auteur colonial doit être né ou avoir vécu longtemps dans une colonie; le texte doit s'attacher aux particularismes humains de la colonisation; ses livres, sans toujours l'avouer, ont pour finalité le maintien ou le renforcement de la situation coloniale¹⁹.

De fait, les trois conditions sont remplies ici. Le livre est né d'une expérience personnelle de Louis Hémon, dont le séjour dans sa terre d'accueil a été brutalement interrompu par sa mort subite; il s'est attaché aux particularités de l'univers qu'il décrit, le Canada français; enfin, il souligne en conclusion qu'au pays de Québec rien ne doit changer (*MC*, p. 240).

Ce qui en revanche oppose *Maria Chapdelaine* aux romans coloniaux les plus courants est l'existence d'une frontière imposée par l'Histoire :

¹⁹ Roland Lebel, 1931, cité par Yves Stalloni, *Dictionnaire du roman*, Paris, Armand Colin, 2006, p. 41.

d'une part, pour rendre son récit conforme aux lois du genre, l'auteur se voit contraint de souligner l'identité entre la situation qu'il décrit et celle qui existait au temps du Régime français; d'autre part, corollaire de cette nécessité, il lui faut mettre en place l'opposition entre les figures des colons et celles des indigènes. Certes, les Amérindiens, qualifiés de « Sauvages » (*MC*, p. 5, 27, 34-36, 42, 57, 64), sont des indigènes tout désignés, mais le statut des Canadiens français reste équivoque, car ils se situent simultanément ici des deux côtés de la frontière instaurée par la (ou plutôt les) colonisation(s). S'ils sont incontestablement des colons — Samuel en étant l'illustration principale en ce qu'il s'occupe à « faire de la terre », définition même de « l'œuvre de civilisation » —, ils se désignent eux-mêmes comme des « Canadiens », habitants d'origine d'un pays à qui une domination étrangère a été imposée.

Celle-ci est exercée par les Anglais qui, s'ils ne sont guère mis en scène directement par l'auteur, voient leur existence attestée non pas seulement parce que leur présence borne le pays de Québec, mais surtout parce que, malgré leur faible occurrence, le recours aux mots anglais et aux anglicismes qui concernent presque exclusivement le monde professionnel, surtout quand il touche l'industrie des « chantiers », est un indice de leur suprématie économique et financière. Ainsi, nous relevons : « homme rough » pour caractériser le père de François Paradis dans ses transactions avec les Amérindiens (*MC*, p. 37); « boss » (*MC*, p. 51, 110); « une job », le féminin utilisé ici résultant probablement d'une transposition phonétique de « one job » (*MC*, p. 64); « foreman » (*MC*, p. 109); « accident à la track » (*MC*, p. 110); « office » [pour bureau] (*MC*, p. 134); « je paierai cash », dans la bouche d'Eutrope Gagnon pour démontrer à Maria l'aisance matérielle à laquelle il aspire (*MC*, p.149). Il faut faire une place à part à la formule « c'est correct », qui revient à plusieurs reprises dans le texte. Quand Maria dit : « C'est correct, son père » pour signifier « je suis d'accord, mon père » (*MC*, p. 121), cette expression n'est pas seulement un québécisme employé dans l'intimité, car elle est construite à partir de la traduction de *It's okay*, indiquant que deux parties sont parvenues à un accord contractuel.

Ainsi, le recours aux mots anglais, loin de traduire un enrichissement de la langue par des emprunts faits à des voisins frontaliers, est bien au contraire un signe de la soumission des Canadiens français dont les

effets sont perceptibles jusque dans la sphère familiale. C'est pourquoi, comme l'écrit François Ouellet, « [d]epuis le Régime français, le Québec est une société de fils; si de cette histoire le père est absent, c'est parce que le fils, incapable de devenir père, n'a jamais cessé d'être un fils²⁰ ». Pour tenter de se libérer de cette contrainte, Samuel Chapdelaine a choisi l'avancée vers le Nord, seule direction possible pour s'affranchir des bornes de sa condition en devenant un homme de la frontière.

Paradoxalement, ce mouvement, imposant un éloignement vis-à-vis de l'Église et marqué par le retour de pratiques païennes, rapproche alors les « Canadiens » des Amérindiens. En particulier, « la mère Chapdelaine s'était façonné une sorte de polythéisme compliqué, tout un monde surnaturel où des génies néfastes ou bienveillants le [son fils Téléphore] poussaient tour à tour à la faute et au repentir » (*MC*, p. 22). Plus encore, la fascination pour les bois relève du surnaturel : « On dirait que le bois connaît des magies pour vous faire venir. » (*MC*, p. 35) De ce fait, nombre d'habitudes des Canadiens français trahissent l'influence des « Sauvages »²¹. Si François Paradis calque ses déplacements sur ceux des Indiens, pour sa part, Samuel Chapdelaine leur emprunte rituels et superstitions. Ainsi, un parallèle est tracé entre le recours à l'enfumage et à la prière au cours d'une veillée chez les Chapdelaine pour tenir à distance les maringouins et la réunion tenue au même moment chez les « Sauvages » à quatre cents milles au Nord, qui s'étaient,

accroupis autour d'un feu de cyprès sec, devant leurs tentes, et promenaient leurs regards sur un monde encore emplî pour eux comme aux premiers jours de puissances occultes, mystérieuses : le Wendigo géant qui défend qu'on chasse sur son territoire; les philtres malfaisants ou guérisseurs que savent préparer avec des feuilles et des racines les vieux hommes pleins d'expérience; toute la gamme des charmes et des magies. Et voici que sur la lisière du monde blanc, à une

²⁰ François Ouellet, *Passer au rang de père. Identité socio-historique et littéraire au Québec*, éd. revue, Québec, Nota bene, 2014, p. 7.

²¹ Les guillemets sont de Louis Hémon

journée des « chars », dans la maison de bois emplie de boucane âcre, un sortilège impérieux flottait aussi avec la fumée et parait de grâces inconcevables, aux yeux de trois jeunes hommes, une belle fille simple qui regardait la terre. (*MC*, p. 66)

Plus tard, au cours de l'agonie de Laura, la vue d'un bon remède supposé venir des « États » saisit tous ceux présents : « Le même respect troublé les courbait qu'inspire aux Indiens la décoction d'herbes cueillies par une nuit de pleine lune, au-dessus de laquelle le guérisseur a récité les formules magiques. » (*MC*, p. 160)

En outre, ce qui a sans doute contribué au succès du roman en camouflant sa dimension coloniale, l'auteur, en pointant de façon répétitive la « simplicité » de ses héros (*MC*, p. 12, 33, 34, 37-38), redouble cette ambiguïté en renvoyant tout à la fois à la pureté du temps jadis, celle du Régime français, et au « bon Sauvage », variante du Huron de Voltaire (1767), préservé grâce au maintien du contact avec la nature de la dégénérescence des citadins dans les villes modernes.

Louis Hémon donne aux lecteurs français auxquels il s'adresse un aperçu de l'au-delà des frontières de la métropole, montrant des conjonctures qui, si elles sont radicalement autres lorsqu'il est question de la nature et du paysage, demeurent relativement proches de celles de la France de la III^e République pour ce qui est des habitants.

En ce qui concerne le paysage, tout d'abord, dès la première page, la rivière, dont « la nappe glacée et couverte de neige était toute pareille à une plaine » (*MC*, p. 1), et la blancheur froide contrastant avec la lisière sombre de la forêt évoquant « une vie dure dans un pays austère » (*MC*, p. 1) inscrivent l'action dans le Nord du Nouveau Monde. Le fait que le bornage des terres soit « indifférent aux paysans » (*MC*, p. 4) et ne fasse pas l'objet de conflit (en raison de l'étendue des terres à défricher) est également une situation exotique, inconcevable en France, comme l'atteste le proverbe non équivoque : « Qui terre a,

guerre a », qui est aussi le titre donné par Honoré de Balzac à la première partie de son roman *Les paysans*²².

La nature au pays de Québec est bien plus âpre que celle de la métropole, et ce, quelle que soit la saison. L'auteur souligne cet écart en soulignant systématiquement dans ses descriptions la distance entre la réalité climatique et ce qu'elle aurait dû être selon un calendrier établi en fonction des zones tempérées de l'Ouest de l'Europe :

En d'autres pays c'était déjà le renouveau, le travail ardent de la sève, la poussée des bourgeons et bientôt des feuilles; mais le sol canadien, si loin vers le nord, ne faisait que de se débarrasser avec effort de son lourd manteau froid avant de songer à revivre. (*MC*, p. 32)

Si dans les premières pages, les noms de lieux révèlent pour nombre d'entre eux une origine amérindienne, les noms des personnages, au regard des Français de France, ne portent non moins souvent la marque de leur exotisme. En effet, si les patronymes attestent de leur enracinement français, leurs prénoms les situent ailleurs. Dans quelques cas leur assonance anglaise est en cause : il va ainsi pour William et Johnny Bouchard (*MC*, p. 6, 20). Le plus souvent les prénoms cités n'étant plus guère portés dans la France rurale du début du XX^e siècle, ils situent le récit dans le hors-temps de l'univers des contes : il en va ainsi de Cléophas, Thadée (*MC*, p. 2); Azalma et Nazaire (*MC*, p. 2, 10); Téléphore (*MC*, p. 19); Adélarde (*MC*, p. 20); Esdras (*MC*, p. 26); Ephrem et Elzéar (*MC*, p. 58). Il arrive enfin qu'un prénom féminin soit attribué à un homme, c'est en particulier la situation d'Edwige Légaré, l'homme de peine des Chapdelaine (*MC*, p. 42). Surtout, le choix de Samuel Chapdelaine est emblématique, car il renvoie à Samuel de Champlain, premier gouverneur de la Nouvelle-France. Non seulement Chapdelaine assone avec Champlain, mais l'identité du prénom Samuel explique le maintien de son usage au pays de Québec, alors qu'en métropole, il n'était plus en usage tout au long du

²² Honoré de Balzac, *Les paysans*, dans *La Comédie humaine*, t. IX, éd. par P.-G. Castex, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1978 [1855], p. 50.

XIX^e siècle²³. Il n'est pas indifférent, enfin, qu'il soit celui d'un prophète de l'Ancien Testament, nous y reviendrons.

Mais à ce premier mouvement exotique se superpose un autre de sens opposé, car, malgré les vicissitudes de leur état civil, les habitants de Péribonka sont restés fidèles à la terre de leurs aïeux. En effet, « ces hommes appartenaient à une race pétrie d'invincible allégresse et que rien ne peut empêcher de rire » (*MC*, p. 2), tandis que les femmes,

presque toutes bien vêtues [...] élégantes au cœur de ce pays sauvage, si typiquement françaises, parmi les grands bois désolés de neige, et aussi bien mises à coup sûr ces paysannes que la plupart des jeunes bourgeoises des provinces de France. (*MC*, p. 5)

Ce qui nous ramène en deçà de la frontière.

Le premier roman français à traiter de la nordicité semble bien être *Hans d'Islande* (1823) de Victor Hugo, qui précède *Séraphita* (1834) d'Honoré de Balzac, dont l'action se déroule en Norvège. Si *Famille-sans-nom* (1888) de Jules Verne a eu le mérite de dénoncer la situation difficile des Canadiens français contraints à la révolte face à la domination anglaise, *Maria Chapdelaine* est sans doute le premier livre qui ait reconnu au Québec sa place originale dans la culture française. Il est remarquable que, malgré un séjour relativement bref, Hémon ait construit un roman dans lequel pendant plusieurs décennies un peuple entier a pu se reconnaître.

Inversement, comme l'a montré Daniel Chartier, la nordicité et l'hivernité étant pour la plupart des écrivains migrants l'expérience qui signe la rupture avec leur milieu d'origine, ces derniers sont nombreux à accorder une place privilégiée aux représentations de l'hiver dans leurs textes²⁴. En ce sens, l'écriture de *Maria Chapdelaine* s'inscrit dans

²³ Louis Duchesne, *Prénoms et noms d'aujourd'hui et d'hier*, <<http://www.lesprenoms.net>>, 1999, consulté le 4 novembre 2015.

²⁴ Daniel Chartier, « L'hivernité et la nordicité comme éléments d'identification identitaires dans les œuvres des écrivains émigrés du Québec », dans P. Kyslousek, J. Kwaterko et M. Roy [dir.], *L'imaginaire du roman québécois contemporain*, Brno (Slovaquie), Université de Masaryk et

cette perspective pour témoigner d'un rite d'initiation réussie. En atteste le fait de reprendre les mots des habitants de Péribonka, d'en donner le sens et d'en élargir la portée pour les faire reconnaître aux Français de France comme des éléments d'un langage originel en partie perdu. Ainsi, quand Laura rend compte de sa journée au père de famille de retour au foyer, elle s'exprime dans un français que n'aurait pas désavoué Racine : « Alma-Rose n'a pas été trop haïssable mais Téléphore m'a donné du tourment. Ce n'est pas qu'il fasse bien du mal; mais les choses qu'il dit! On dirait que cet enfant n'a pas tout son génie. » (*MC*, p. 2) Parallèlement, les québécismes rapportés s'intègrent dans le cours naturel du récit ou dans le discours des personnages : « icitte » (*MC*, p. 4); « écureux » (*MC*, p. 5); « adon » (*MC*, p. 7); « son père » [pour « mon père »] (*MC*, p. 16); « veilleux » (*MC*, p. 24); « salut un chacun » [salut à tous] (*MC*, p. 24); « frette » [froide] (*MC*, p. 50); « blasphème, ciboire » [pour éviter un juron blasphématoire] (*MC*, p. 51); « règne » [vie] (*MC*, p. 60); « dépareillé » [sans pareil] (*MC*, p. 63); « chars » (*MC*, p. 56); « mouiller » [pleuvoir] (*MC*, p. 73); « grée » [accompagné] (*MC*, p. 142). C'est pourquoi ces expressions ne présentent aucune difficulté de compréhension même pour le lecteur qui les rencontrerait pour la première fois. Cet énoncé contraste avec la position de Wilfrid Tremblay, qui, lors des veillées de Laura Chapdelaine, était un « marchand qui avait une si belle façon [et qui] essayait de parler comme les Français » (*MC*, p. 39). Il se distingue également de l'accordeur parisien qui, à la suite de ce qu'il faut bien appeler son orgueil, a le sentiment d'être piégé dans sa ferme du Québec (*MC*, p. 133). Lorsque lui et ses enfants s'expriment, « les paroles qui sortaient de leur bouche sonnaient comme les mots d'une langue étrangère » (*MC*, p. 130). La France n'est guère idéalisée et le roman colonial devient alors témoignage d'écriture migrante, ce qui donne une nouvelle dimension au récit.

Ces données permettent de comprendre le succès du livre sur les deux rives de l'Atlantique. Il est vraisemblable que les habitants du Québec ont été séduits par un Français de France sans arrogance qui s'était positionné en ambassadeur de leur civilisation et en défenseur de leur

Montréal, Université du Québec à Montréal, coll. « Figura », 2006, p. 123-129; repris dans D. Chartier [dir.], *Le(s) Nord(s) imaginaire(s)*, Montréal, Imaginaire | Nord, coll. « Droit au Pôle », 2008, p. 242-245.

particularisme linguistique. Peut-être au fond, depuis le début de la colonisation anglaise, était-ce l'un des plus forts signaux positifs en provenance de la mère patrie. De l'autre côté, si pour le Français de France, le projet colonial n'est plus de mise, *Maria Chapdelaine* n'en représente pas moins, à ses yeux, la réappropriation d'un territoire qui avait échappé à son pays plus d'un siècle auparavant. Les québécismes remplacent l'annamite, autrefois étudié par Louis Hémon, et l'insistance mise sur les permanences structurelles ne correspond pas seulement à l'exaltation des valeurs traditionnelles, comme l'ont voulu les premières lectures autorisées du roman, mais à un mouvement paternaliste visant à indiquer qu'encore au moment de la rédaction de l'ouvrage, la France de l'Ancien Régime survit au Québec.

Si pour Samuel Chapdelaine, la frontière
est ligne mouvante et ouverte, toujours en avancée,
dans le désir de ceux qui sont amenés
à venir après lui, elle doit rester immuable,
au risque d'être fermeture.

Maria Chapdelaine, tout en n'étant pas sans liens avec les romans régionalistes français, ne relève cependant pas de ce genre. Si le Français de France n'est guère surpris par « l'accent paysan » (*MC*, p. 131) des Canadiens français, il lui faut comprendre que ce dernier n'est pas celui d'une province particulière, mais est une création, « en quoi les parlers différents des émigrants d'autrefois se sont confondus » (*MC*, p. 131). Il ne lui est pas plus aisé de situer la société ainsi décrite dans le temps. Aussi bien la place sociale du curé de Saint-Henri (*MC*, p. 126, 159), le caractère limité des connaissances du médecin (*MC*, p. 166-169) et surtout le fait que les principaux protagonistes québécois sont illettrés (*MC*, p. 131-132) pourraient renvoyer à la France rurale des XVII^e et XVIII^e siècles, ramenant ainsi à un passé familier. Toutefois, le paysage de glace qui tient du fantastique, comme la nordicité dans son ensemble, renvoie au hors-temps des contes et des mythes pour aboutir à la manifestation des voix du pays de Québec, qui, évoquées comme si elles ne relevaient ni d'une hallucination ni

d'un rêve, et ont moins encore le statut d'une métaphore, mettent ainsi à nu le fondement des fantasmes sur lequel est construit ce roman, dont le réalisme n'est que l'une des dimensions (*MC*, p. 193).

Si, comme tend à l'indiquer le sous-titre qu'il a choisi, *Récit du Canada français*, Louis Hémon a voulu inscrire son œuvre dans l'univers du mythe, le regard qu'il porte aurait été inconcevable avant la révolution industrielle. Sans l'existence des paquebots et des chemins de fer, l'auteur n'aurait pu entrer en contact avec les habitants de Péribonka. Exclu de ses descriptions les plus explicites, le monde moderne reste présent aux frontières : tandis qu'au Sud, les Américains des « États » permettent aux Canadiens qui choisissent d'y vivre d'accéder au confort de l'électricité comme au plaisir des séances de « vues animées » où l'on peut rester « deux heures à pleurer et à rire » (*MC*, p. 140), Esdras et Da'Bé, les fils aînés de Samuel, et François Paradis travaillent aux « chantiers [ferroviaires] » (*MC*, p. 34, 41). C'est justement une suspension du service des transports à cause de l'hiver qui oblige François Paradis à effectuer son trajet à pied et qui est donc directement à l'origine de sa disparition. Là où les « Sauvages » auraient retrouvé le bon chemin pour passer, lui est mort de s'être « écarté » (*MC*, p. 111-113).

Un roman de la frontière

Différente de celle des États-Unis orientée vers l'Ouest, la conquête du pays de Québec s'avance vers le Nord, comme l'attestent les migrations incessantes de Samuel au fil de ses établissements successifs :

Cinq fois déjà depuis sa jeunesse, il avait pris une concession, bâti une maison, une étable et une grange, taillé en plein bois un bien prospère; et cinq fois il avait vendu ce bien pour s'en aller recommencer plus loin vers le nord [...] (*MC*, p. 27)

Si le roman se situe dans une société rurale, la conduite de Samuel n'est pas tant celle d'un « habitant » (*MC*, p. 59), paysan attaché à son terroir, que celle d'un pionnier ne supportant pas l'immobilité. Si dans sa jeunesse, il a d'abord été tenté par l'émigration vers l'Ouest, il y a renoncé sous la pression d'une épouse qui s'est faite la porte-parole de

ses obligations : « Samuel a pensé aller dans l'Ouest, un temps, dit la mère Chapdelaine, mais je ne l'aurais jamais voulu. » (MC, p. 60) Mais Samuel n'est point pour autant résigné. En se contraignant à « faire de la terre », il tire bénéfice de l'emprise qu'il exerce alors sur la nature²⁵. Ce faisant, il répète à sa manière l'histoire de ses ancêtres. Loin que son errance signe le traumatisme indépassable de la double perte de la mère patrie (lors de la migration vers la Nouvelle-France d'abord, lors de la fin du Régime français ensuite), elle est la marque que le mouvement est porteur de vie. À chacun de ses déplacements, Samuel, s'efforçant de rendre féconde une terre qui ne l'était pas, inscrit sa vie dans un double mouvement de fidélité aux siens et de volonté de les dépasser. Tout en ayant conscience des contraintes naturelles auxquelles tout paysan se voit nécessairement soumis, il ne peut se résigner à l'absence de changement. Ce que d'autres jugent une folie est aussi ce qui est le plus vivant en lui. Comme l'écrit Louis Hémon :

C'était l'éternel malentendu de deux races : les pionniers et les sédentaires, les paysans venus de France qui avaient continué sur le sol nouveau leur idéal d'ordre et de paix immobile, et ces autres paysans en qui le vaste pays sauvage avait réveillé un atavisme lointain de vagabondage et d'aventures. (MC, p. 55)

Dans ces conditions, les différentes frontières, matérielles, psychiques et symboliques que traversent les personnages du roman accompagnent, plus qu'elles ne les déterminent, la migration continue de Samuel vers le Nord.

Des frontières temporelles

Les frontières sont d'abord temporelles, puisque l'ouvrage est ponctué par le changement de saisons, d'un printemps à l'autre, chacune marquée par un paysage spécifique. Il est naturel que, dans une famille occupée au travail de la terre, ces franchissements soient étroitement articulés aux moments décisifs d'une intrigue qui tient dans le cycle

²⁵ Paul Denis, *Emprise et satisfaction : les deux formants de la pulsion*, 2^e éd., Paris, Presses universitaires de France, coll. « Le fil rouge », 2002 [1997].

d'une année. Ainsi, le roman s'ouvre sur le premier printemps au cours duquel Maria accède au statut de jeune fille à marier. L'été permet à ses trois prétendants de la « veiller » (*MC*, p. 62) avant qu'elle reconnaisse son amour pour François Paradis en échangeant avec lui sa promesse pour le printemps prochain (*MC*, p. 71). Si, partout, la fin de l'été est accompagnée de mélancolie, elle est « sur le sol canadien [...] pareil[le] à la mort d'un être humain que les dieux rappellent trop tôt, sans lui donner sa juste part de vie » (*MC*, p. 85). La venue de l'hiver annonce ainsi la mort de François Paradis, apprise par une visite d'Eutrope Gagnon, le jour de l'An (*MC*, p. 109), et celle de Laura Chapdelaine, dont la mort est immédiatement suivie par l'arrivée du printemps (*MC*, p. 179-182) : « La mère Chapdelaine mourut dans le silence qui suivit le saut du vent au sud-est. » (*MC*, p. 179)

Ces disparitions provoquent une crise chez la jeune fille, qui se résigne alors à vivre comme ses ancêtres. Elle s'engage avec Eutrope Gagnon pour « le printemps d'après ce printemps-ci, quand les hommes seront revenus du bois pour les semailles » (*MC*, p. 201). Si *Maria Chapdelaine* s'était ouvert avec l'apparition du printemps, Maria et son père ayant été les derniers à pouvoir traverser sur la glace du lac, déjà fondante par endroits (*MC*, p. 17), le roman s'achève donc au moment où l'héroïne projette de se marier après que le cycle des saisons a été entièrement parcouru.

Des frontières topographiques aux frontières psychiques

Samuel Chapdelaine habite en lisière de forêt, en marge du village, traçant ainsi une frontière avec les habitants de Péribonka beaucoup plus marquée que les quelques milles qui les séparent d'eux, car il vit trop loin de l'église et, comme il le constate : « Peut-être que de ne pas pouvoir faire notre religion tous les dimanches, ça nous empêche d'être aussi chanceux que les autres. » (*MC*, p. 13) Dans les sociétés rurales traditionnelles, celui qui vit à l'écart du village pour se tenir à proximité de la forêt, plus proche de la nature par conséquent, est souvent perçu, de ce fait, tel un chamane, comme détenteur de pouvoirs quelque peu magiques. Telle est bien la situation de Samuel, car il est capable de dompter la nature. Laura, elle-même, dispose de la capacité à tenir les ours sauvages en respect (*MC*, p. 187). Éloigné de l'Église, Samuel est racheté partiellement par la pureté de Maria quand, le jour de Noël,

devant l'impossibilité d'être présente à la messe de minuit, elle lui substitue une longue litanie (*MC*, p. 95). Cependant, en famille, la foi catholique n'empêche pas la présence d'attitudes superstitieuses qui ne lui doivent guère. Ainsi, Laura, se désespérant de l'arrivée d'un temps propice aux travaux de la terre, pense que le Bon Dieu punit les habitants d'une paroisse qui se sont fait des procès les uns aux autres (*MC*, p. 74). Dans la mesure où les « Canadiens » constituent « [u]ne population dispersée dans un vaste pays demi-sauvage, illettrée pour la majeure part et n'ayant pour conseillers que ses prêtres » (*MC*, p. 42), le rôle de ces derniers ne se limite pas à diriger les consciences mais à les « conseiller en toutes matières » (*MC*, p. 123). C'est pourquoi Samuel Chapdelaine accorde crédit aux propos du « remmancheur » qui reconnaît au prêtre quand il est porteur du Saint-Sacrement le pouvoir de dompter les forces de la nature (*MC*, p. 176-177).

La frontière entre la France et le pays de Québec est traversée de multiples fois dans un mouvement dialectique. S'il est dit dans le premier chapitre que Samuel habite un peu au-dessus d'Honfleur, nom d'un port de Normandie, ancien point de départ des traversées pour la Nouvelle-France (*MC*, p. 6), tout au long du roman, les noms de lieux évoquent pour la plupart la permanence de l'ancien territoire indien, tandis que, après avoir entendu les voix du pays de Québec, Maria égrène comme un chapelet « les mille noms que des paysans pieux venus de France ont donnés aux lacs, aux rivières, aux villages de la contrée nouvelle qu'ils découvraient et peuplaient à mesure » (*MC*, p. 195).

Autour de Samuel, les personnages se déplacent en réaction à ses avancées vers le Nord. Relevons d'abord les mouvements d'aller-retour des fils Chapdelaine à partir de la demeure familiale vers les chantiers. Si on ne peut anticiper leurs orientations à venir, rien ne permet de présumer qu'ils reprendront une terre comme leur père. Symétriquement, il faut prendre en compte les parcours des trois prétendants de Maria, qui, pour se rapprocher d'elle, reprennent chacun à leur façon un aspect de la trajectoire du père de la jeune fille qu'ils courtisent. Liée à la précédente implantation à Mistassini, abandonnée pour aller à Péribonka (*MC*, p. 8), la proximité avec François Paradis semble d'autant plus grande que ses mouvements seraient parallèles à ceux de Samuel. Ils en diffèrent notablement cependant, car, contrairement à ce

dernier, le coureur des bois est non seulement en quête, par ses trafics, de profits plus immédiats mais, cessant d'être un cultivateur, et rejoignant au moins pour des temps limités l'univers industriel des « chantiers », il a oublié le sens de la terre et, faute d'y substituer le savoir des Indiens sur la nature, il en perd la vie. À l'inverse, malgré une existence s'étant orientée vers le Sud, dans une direction diamétralement opposée à celle finalement privilégiée par Samuel, Lorenzo Surprenant a cependant en commun avec lui, en ayant choisi de s'installer aux « États », d'avoir accompli le projet initial de ce dernier, resté à l'état de velléité (*MC*, p. 60).

La situation d'Eutrope Gagnon nécessite un développement particulier. En effet, des trois hommes qui aspirent à la main de Maria, il est celui dont la proximité avec le père est la plus grande, car, comme lui, il a entrepris de « faire de la terre » en travaillant comme un pionnier à « l'extrême lisière » du monde civilisé. En contact avec les Chapdelaine, il vient « veiller » régulièrement chez ses derniers. À un niveau symbolique, il est le seul dont l'état civil atteste de l'identité de Canadien français : non seulement Gagnon est un patronyme fréquent au Québec, mais Eutrope est un prénom rarement porté au-delà des frontières de la Belle Province. Inversement, les noms et prénoms de François Paradis et de Lorenzo Surprenant pourraient sonner comme des appellations de comédie, indiquant les apanages de leurs personnages (le « paradis » du Français coureur des bois libéré des contraintes de lieux et de climats pour l'un; le caractère « surprenant » de la vie dans les « États » pour l'autre, dont la consonance italienne du prénom signe qu'il prend déjà sa part au *melting-pot* nord-américain). Plus encore, l'opposition entre Eutrope et les deux autres prétendants illustre, pour reprendre la formule de Hémon déjà citée, « l'éternel malentendu de deux races : les pionniers et les sédentaires ». Si Eutrope est encore un pionnier, il aspire, comme il l'annonce à Maria, à « élever une belle petite maison chaude et solide » (*MC*, p. 149). Ainsi, en le séparant de François et de Lorenzo, son choix ne reflète pas seulement une divergence de circonstance, mais traduit l'écart entre le chasseur et le laboureur dont l'écho le plus lointain peut être perçu dans l'histoire d'Abel et Caïn.

C'est pourquoi aux yeux de Maria et bien qu'il ne semble pas touché par les mêmes pulsions que son père, Eutrope Gagnon, même s'il doit

renoncer à être pionnier et annonce déjà son intention de travailler l'hiver aux chantiers, représente la moins mauvaise solution de compromis entre la nécessité de quitter père et mère pour trouver un objet d'amour adulte et le souhait, après la mort de la mère, d'en reprendre la fonction.

La paternité et ses limites

Si, selon l'un de ses axes, *Maria Chapdelaine* peut être considéré comme un roman de formation montrant comment l'héroïne passe du statut de fille à celui de femme mariée, il s'ensuit *a contrario* que la question paternelle est une dimension essentielle de l'œuvre. En effet, le roman s'ouvre par les retrouvailles entre Maria et son père pour trouver sa conclusion dans une scène où la jeune fille, veillant ce dernier endormi après la mort de sa mère et ayant entendu la voix du pays de Québec, se donne pour tâche de succéder à celle-ci, mouvement œdipien s'il en est : « Alma-Rose était encore toute petite, sa mère était morte, et il fallait bien qu'il restât une femme à la maison. » (*MC*, p. 199) Parallèlement, elle se résout à épouser, après l'avoir longtemps dédaigné, celui de ses prétendants qui est le plus proche de son père (*MC*, p. 201).

Si Samuel semble prendre l'initiative des différentes implantations familiales, en réalité, non seulement il le fait avec l'accord de son épouse, mais il semblerait qu'elle-même lui ait suggéré, au moins une fois de déménager : « Eh bien, Samuel! C'est-y qu'on va mouver bientôt? » (*MC*, p. 190) S'il est un père tendre, attentif au bien-être amoureux de Maria quand elle projette de s'unir avec François Paradis, il sait aussi se montrer affectueux avec la petite Alma-Rose qu'il berce avec des comptines traditionnelles et tout particulièrement « À la claire fontaine » (*MC*, p. 100-103). Sans qu'il soit possible d'aller beaucoup plus loin que ce constat, rappelons que, dans sa propre existence, Louis Hémon n'aura guère goûté une telle félicité. Fils, sa correspondance avec son père laisse deviner des relations plutôt tendues²⁶; père, il a été contraint pour pouvoir émigrer au Canada de confier sa fille à la sœur de la mère de l'enfant, car cette dernière était internée pour troubles

²⁶ Nicole Deschamps, « Louis Hémon à son père », *Études françaises*, vol. 3, n° 1, 1967, p. 53-60.

mentaux. Samuel connaît un bonheur que Louis ignore. Au moins ici, l'œuvre, au-delà de sa dimension manifeste, témoigne du monde interne de celui qui l'a conçue.

Cependant, Samuel, démuni devant la douleur de Maria après la disparition de son amoureux, se voit contraint de solliciter l'autorité du curé. Contrairement à son père, celui-ci ne fait guère montre d'empathie à l'égard de la jeune fille, se conduisant comme un « homme de loi ou [un] pharmacien énonçant prosaïquement des formules absolues, certaines » (*MC*, p. 126) et lui proposant, en guise de consolation, de renoncer à un chagrin indu après la mort de François Paradis, puisqu'elle n'était ni mariée ni fiancée à ce dernier.

Quelques semaines plus tard, la même histoire se répète quand la maladie persistante de Laura conduit Samuel à s'enquérir du médecin qui révèle, malgré une bonne volonté évidente, un savoir des plus limités. Là aussi il est permis de s'interroger pour savoir si la description de la maladie, de l'agonie et de la mort de Laura n'entre pas en résonance avec le sort tragique aussi bien du frère aîné de Louis que de la mère de sa fille. Quoi qu'il en soit, aucune figure paternelle ne semble être en mesure d'assumer sa fonction dans *Maria Chapdelaine*.

Lorsque Maria entend la voix du pays de Québec, « à moitié un chant de femme et à moitié un sermon de prêtre » (*MC*, p. 197), il n'y a là aucune place pour celle du père qu'elle veille pendant qu'il dort. Cette image peut susciter des représentations contrastées : d'une part, comme toute femme aimante, elle est parvenue à faire de l'homme qu'elle aime son enfant et, du reste, elle s'identifie ainsi totalement à sa mère, dont elle occupe la place. Cependant, Maria, percevant combien son père est démuni, se trouve contrainte de s'appuyer sur d'autres forces pour pouvoir survivre. La voix du pays de Québec répond donc à sa convocation :

« [...] Nous sommes un témoignage.

C'est pourquoi il nous faut rester dans la province où nos pères sont restés, et vivre comme ils ont vécu, pour obéir au commandement inexprimé qui s'est formé dans leurs cœurs, qui a passé dans les nôtres et que nous

devrons transmettre à notre tour à de nombreux enfants : Au pays de Québec, rien ne doit mourir et rien ne doit changer... (MC, p. 240)

Les conditions dans lesquelles la voix s'exprime permettent d'analyser les malentendus persistants d'interprétation auxquels ce texte a donné lieu. Sur le plan manifeste, il est incontestablement un appel à la soumission vis-à-vis de l'autorité au nom du respect dû aux ancêtres, avec néanmoins ce paradoxe remarquable que rien dans la vie de Louis Hémon ne semblait le prédisposer à prêcher une telle morale. Notons aussi que les fils de Samuel ne semblent pas non plus être pénétrés par les mêmes nécessités. Il appartient donc aux filles d'entretenir la flamme de la fidélité à la Loi du père. Mais c'est précisément ce qui fait problème ici. La voix du pays de Québec n'est pas celle du père, puisqu'elle naît pendant son sommeil pour suppléer à son silence, et il n'est même pas certain qu'elle soit pleinement masculine. Ainsi, son contenu latent profond est opposé à ce qu'elle prétend signifier. S'il fallait en proposer une interprétation, celle-ci devrait d'abord rappeler que le refus du changement comme le refus d'oublier, quand ils sont fétichisés, ce qui est le cas ici, traduisent, par l'impossibilité d'accéder à l'âge adulte, le désir d'une enfance indéfiniment maintenue. L'interprétation devrait aussi rappeler que la voix du pays de Québec, au-delà de l'hommage apparent, témoigne de l'effacement des pères et des ancêtres.

Il convient, parallèlement, de prendre en compte une autre dimension de cette scène, qui doit être rapprochée, dans une perspective d'intertextualité, du poème de Victor Hugo inspiré par le livre de Ruth (Ruth, II, III), « Booz endormi ». Au cours de son sommeil, le héros éponyme est pris d'un songe : « Comme dormait Jacob, comme dormait Judith, / Booz, les yeux fermés, gisait sous la feuillée; / Or, la porte du ciel s'étant entre-bâillée / Au-dessus de sa tête, un songe en descendit. » Il voit alors en rêve dans sa totalité la lignée devant naître de lui. Cependant, compte tenu de son âge avancé, il ne peut s'empêcher de douter fortement de sa paternité à venir : « Le chiffre de mes ans a passé quatre-vingt. / Et je n'ai pas de fils, et je n'ai plus de femme. » Endormi, « Booz ne savait point qu'une femme était là. / Et

Ruth ne savait point ce que Dieu voulait d'elle²⁷. » Le lecteur perçoit alors qu'au matin, le vieillard et la jeune femme acceptent de s'unir.

Ce poème de *La légende des siècles* est une représentation littéraire d'une variante de ce que les psychanalystes désignent comme le « fantasme de la scène originariaire », le sujet s'imaginant être le témoin du coït de ses parents ayant conduit à sa propre conception. Il est d'autant moins probable que Louis Hémon ait ignoré l'un des textes les plus célèbres du chantre officiel de la III^e République française que son père, Félix,

fut poète à ses heures, entretint une courte correspondance avec Victor Hugo, occupa le poste de professeur dans différents lycées, avant de devenir chef de cabinet du ministre de l'Instruction publique, Armand Fallières, puis inspecteur général de l'Instruction publique. Officier de la Légion d'honneur, il est l'auteur de nombreuses études littéraires, dont un éloge de Buffon (1878) et un *Cours de littérature française* publié à Paris de 1889 à 1907, qui fut couronné par l'Académie française²⁸.

Précisément, le portrait de Booz par Victor Hugo semble avoir inspiré plusieurs traits de l'image dressée par Louis Hémon de Samuel Chapdelaine. Ne serait-ce que par son prénom, ce dernier s'inscrit dans la tradition prophétique de l'Ancien Testament. De plus, de même que Booz, « vêtu de probité candide et de lin blanc », est caractérisé par sa pureté, Samuel, comme nous l'avons vu, est défini par sa simplicité. Surtout, présenté comme un « père avec l'optimisme invincible d'un homme qui se sait fort et se croit sage » (*MC*, p. 28), il figure un patriarche. À ce propos, relevons que Booz (ou plus exactement, en hébreu *Bo'az*) emprunte son nom à l'une des colonnes du Temple de Jérusalem et signifie « par lui la force²⁹ ».

²⁷ Victor Hugo, « Booz endormi », dans *La légende des siècles, La fin de Satan, Dieu*, éd. par J. Truchet, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1950 [1859], p. 33-36.

²⁸ Aurélien Boivin, « Hémon, Louis », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 14, Université Laval et Université de Toronto, 2003, <http://www.biographica.ca/fr/bio/hemon_louis_14F.html>, consulté le 24 octobre 2015.

²⁹ *Ancien Testament*, éd. par É. Dhorme, t. I, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1956, p. 1055, n. 21.

Quand, dans les premières pages du roman, le « Dieu redoutable des Écritures que tous ceux du pays de Québec adorent sans subtilité ni doute » (*MC*, p. 27) est invoqué pour lui demander d'adoucir le sort de ses habitants, nous pouvons comprendre à présent que, malgré sa dureté apparente, le Canada français est une terre promise. À la fin du livre, cet engagement est renouvelé par la voix du pays de Québec :

« Ici toutes les choses que nous avons apportées avec nous [...] deviennent des choses sacrées [...] »

Nous sommes un témoignage.

C'est pourquoi il faut rester dans la province où nos pères sont restés, et vivre comme ils ont vécu, pour obéir au commandement [...] » (*MC*, p. 198).

« Témoignage » répété dans la même page est le sens même du « testament » biblique.

Telle Ruth aux pieds de Booz, Maria songe au chevet de son père :

Le ciel baigné de lune était singulièrement lumineux et profond, et d'un bout à l'autre de ce ciel des nuages curieusement découpés, semblables à des décors, défilaient comme une procession solennelle. Le sol blanc n'évoquait aucune idée de froid ni de tristesse, car la brise était tiède, et quelque vertu mystérieuse du printemps qui venait faisait de la neige un simple déguisement du paysage, nullement redoutable, et que l'on devinait condamné à bientôt disparaître. (*MC*, p. 191-192)

Ici, encore, les éléments perçus par Maria reprennent nombre de contenus de la rêverie de Ruth :

L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle;
[...]
Car on voyait passer dans la nuit, par moment,

FRONTIÈRES

Quelque chose de bleu qui paraissait une aile
[...]
On était dans le mois où la nature est douce,
[...]
Une immense bonté tombait du firmament
[...]
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,
Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été,
Avait en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles³⁰.

En somme, le message de la voix du pays de Québec ne diffère pas fondamentalement du sens du rêve de Booz. Dans l'un et l'autre cas, le sujet est rattaché à sa lignée, dans un moment où la terre donne ce qui était espéré d'elle. Toutefois, si dans le poème de Victor Hugo, Dieu s'adresse directement à Booz, dans le roman de Louis Hémon, Maria est la récipiendaire de l'adresse de la voix du pays de Québec, l'appelant, telle une nouvelle Antigone, à soutenir son père vivant, puis à témoigner de sa fidélité à sa mémoire comme à celle de tous les siens. Ce qui fait la grandeur de cette mission en signe aussi les limites. Quand Ruth, jeune veuve Moabite, accomplissant le projet de Dieu, quitte son pays pour rejoindre Booz afin de fonder une lignée qui, à travers David, aboutit au Christ dont la Parole s'adresse à tous, faisant tomber barrières et frontières, la voix du pays de Québec incite au maintien indéfini d'une proximité destinée à ne jamais se rompre. Si Samuel est un pionnier, Eutrope Gagnon semble ne plus souhaiter le suivre sur ce point en poursuivant davantage un idéal d'habitant. Si pour Samuel Chapdelaine, la frontière est ligne mouvante et ouverte, toujours en avancée, dans le désir de ceux qui sont amenés à venir après lui, elle doit rester immuable, au risque d'être fermeture. Il est vrai que les temps changent. Tandis que, dans les « États », la représentation au cinéma d'« Indiens ravisseurs » poursuivis par des cow-boys galopants (*MC*, p. 140-141) témoigne que l'image de la frontière de

³⁰ Victor Hugo, *op. cit.*, p. 36.

l'Ouest appartient déjà au passé, Samuel, pour sa part, semble avoir atteint au Nord l'extrême lisière des terres cultivables au-delà desquelles les forces de la nature demeurent indomptables. Si rien n'indique que sa vie soit proche de son terme et si sa mémoire est destinée à perdurer en raison de l'amour filial qu'il a mérité à juste titre, aucun homme ne semble devoir être appelé à lui succéder dans sa mission. « *Ite missa est* », l'*incipit* du roman (*MC*, p. 1), pourrait aussi bien être sa conclusion. La messe est dite.

Conclusion : faire de la terre

Samuel Chapdelaine voit sa vie marquée par de nombreuses restrictions, significatives de la situation des Canadiens français du début du XX^e siècle. Dès lors, le travail de pionnier devient la voie la plus satisfaisante pour se dégager de la résignation. Sa grandeur est d'avoir pu donner un sens à sa vie en exécutant ce que d'autres se seraient contentés de rêver. Il est conduit à sans cesse repousser les frontières des terres cultivées parce que les autres possibilités de se faire reconnaître socialement lui ont été refusées et qu'il n'accepte pas les bornes qui lui ont été imposées. Acceptant son illettrisme — « moi qui ne sais pas seulement lire » (*MC*, p. 131) —, il ne peut guère laisser d'autre marque dans la culture qu'en défrichant des bois inhospitaliers, pour en « faire de la terre ». En d'autres termes, il veille à réparer et à civiliser la nature comme si elle représentait pour lui une mère déprimée qu'il conviendrait de réchauffer pour la sortir de sa torpeur. Comme il est fréquent en pareilles conjonctures, pour avoir du sens, la valeur de cette démarche doit être perçue par la femme aimée, substitut de la mère idéalisée de l'enfance. Si nombre d'indices pouvaient laisser deviner que c'était bien la position de Laura, seule la mort de cette dernière permet à Samuel de prendre pleinement conscience de la place déterminante qu'elle avait occupée dans l'accompagnement de sa quête (*MC*, p. 184-190). Aller toujours plus loin, aller toujours plus au Nord, c'est en même temps se montrer le plus vaillant pour construire son identité afin de recevoir davantage d'amour de son épouse. Époux heureux, il est de surcroît un père aimé et admiré :

Pour ces enfants élevés dans une maison solitaire, sans autres compagnons que leurs parents, Samuel Chapdelaine incarnait toute la sagesse et toute la puissance du

FRONTIÈRES

monde, et comme il était avec eux doux et patient, toujours prêt à les prendre sur ses genoux et à chanter pour eux les cantiques ou les innombrables chansons naïves d'autrefois qu'il leur apprenait l'une après l'autre, ils l'aimaient d'une affection singulière. (*MC*, p. 100)

Pourtant, bien que père aimant, patient, doux et sage, Samuel, dépourvu de pouvoir politique réel, n'est pas en mesure, au moins partiellement, de faire reconnaître la Loi dont il est le dépositaire. Dans le roman, l'Église s'offre comme le seul substitut à la défaillance du rôle symbolique du père. Cela d'autant plus que le médecin, qui aurait pu y prétendre, trahit la confiance initialement placée en lui au point d'amener Samuel à s'écrier : « Ce médecin-là n'est qu'un bon à rien et je le lui dirais bien, moué. » (*MC*, p. 169)

D'une façon générale, tout sujet est tenu d'élaborer les événements de sa vie en les confrontant à son passé infantile, à son inconscient et à ses pulsions. Si, quelle qu'en soit la raison, il n'y parvient pas, il est condamné à une répétition stérile de ses pensées et de ses actes, qui est la marque même du traumatisme. Dans des situations de moindre contrainte, la frontière est le cadre protecteur qui autorise la poursuite de la croissance psychique et par ce mouvement même, elle se trouve périodiquement repoussée. C'est pourquoi le labeur d'un pionnier du Canada français au pays de Québec au début du XX^e siècle, bien que très précisément localisé dans le temps et l'espace, a une portée qui dépasse très largement les frontières dans lesquelles il s'est inscrit. Aujourd'hui encore, même si nous sommes au moins aussi sensibles à la nécessité du respect des équilibres écologiques qu'à l'ivresse résultant de l'emprise sur la nature, les lecteurs du roman, quand bien même leurs conditions de vie seraient-elles éloignées de celles de l'univers de Samuel Chapdelaine, peuvent pleinement s'identifier à lui en lui conférant de ce fait une paternité autrement plus vaste que celle qui fut la sienne.

Bibliographie

- Abadi, S. (2003). « Between the frontier and the network. Notes for a metapsychology of freedom », *The International Journal of Psychoanalysis*, vol. 84, n° 2, p. 221-234.
- Ancien Testament* (1956). Éd. par É. Dhorme, t. I, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».
- Balzac, H. de (1978 [1855]). *Les paysans*, dans *La Comédie humaine*, t. IX, éd. par P.-G. Castex, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », p. 4-347.
- Balzac, H. de (1980 [1835]). *Séraphîta*, dans *La Comédie humaine*, t. XI, éd. par P.-G. Castex, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».
- Beaudoin, R. (1991). « Romans du territoire et romans de l'espace », dans *Le roman québécois*, Montréal, Boréal, p. 48-58.
- Boivin, A. (2003) « Hémon, Louis », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 14, Université Laval et Université de Toronto, <http://www.biographi.ca/fr/bio/hemon_louis_14F.html>, consulté le 24 octobre 2015.
- Boivin, A. (2006). « Le roman du terroir », *Québec français*, n° 143, p. 32-37.
- Chartier, D. (2002). « Les origines de l'écriture migrante, L'immigration littéraire au Québec au cours des deux derniers siècles », *Voix et images*, vol. 27, n° 2 (80), p. 303-316.
- Chartier, D. (2004). « Au Nord et au large. Représentation du Nord et formes narratives », dans J. Bouchard, D. Chartier et A. Nadeau [dir.], *Problématiques de l'imaginaire du Nord en littérature, cinéma et arts visuels*, Montréal, Université du Québec à Montréal, Département d'études littéraires, coll. « Figura », p. 9-26.
- Chartier, D. (2006). « L'hivernité et la nordicité comme éléments d'identification identitaires dans les œuvres des écrivains émigrés du Québec », dans P. Kyslousek, J. Kwaterko et M. Roy [dir.], *L'imaginaire du roman québécois contemporain*, Brno (Slovaquie), Université de Masaryk et Montréal, Université du Québec à Montréal, coll. « Figura », p. 123-129; repris dans D. Chartier [dir.] (2008). *Le(s) Nord(s) imaginaire(s)*, Montréal, Imaginaire | Nord, coll. « Droit au Pôle », p. 237-245.
- Clancier, A. (1973). *Psychanalyse et critique littéraire*, Toulouse, Privat.

- Clancier, A. (1992). « De la psychocritique au contre-texte », *Le Coq-Héron*, n° 126, p. 40-47.
- Daunais, I. (1994). « Le roman des marges » *Études françaises*, vol. 30, n° 1, p. 135-147.
- Denis, P. (2002 [1997]). *Emprise et satisfaction : les deux formants de la pulsion*, 2^e éd., Paris, Presses universitaires de France, coll. « Le fil rouge ».
- Deschamps, N. (1967). « Louis Hémon à son père », *Études françaises*, vol. 3, n° 1, p. 53-60.
- Deschamps, N., R. Héroux et N. Villeneuve (1980). *Le mythe de Maria Chapdelaine*, Montréal, Gaëtan Morin Éditeur.
- Duchesne, L. (1999). *Prénoms et noms d'aujourd'hui et d'hier*, <<http://lesprenoms.net>>, consulté le 4 novembre 2015.
- Erllich, H. S. (2003). « Working at the frontier and the use of the analyst: Reflections on analytic survival », *The International Journal of Psychoanalysis*, vol. 84, n° 2, p. 235-247.
- Freud, S. (1995 [1933]). « Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse » [traduit de l'allemand *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse* par J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet, A. Rauzy et R.-M. Zeitlin], dans *Œuvres complètes. Psychanalyse*, vol. XIX : 1931-1936, sous la dir. de J. Laplanche, Paris, Presses universitaires de France, p. 83-268.
- Freud, S. (2006 [1908]). « Les fantaisies hystériques et leur relation à la bisexualité » [traduit de l'allemand *Hysterische Phantasien und ihre Beziehung zur Bisexualität* par J. Laplanche], dans *Œuvres complètes. Psychanalyse*, vol. VIII : 1906-1908, sous la dir. de J. Laplanche, Paris, Presses universitaires de France, p. 177-186.
- Freud, S. (2007 [1908]). « Le poète et l'activité de fantaisie » [traduit de l'allemand *Der Dichter und das Phantasieren* par P. Cotet et M.-T. Schmidt, avec la coll. de R. Lainé], dans *Œuvres complètes. Psychanalyse*, vol. VIII : 1906-1908, sous la dir. de J. Laplanche, Paris, Presses universitaires de France, p. 159-171.
- Hémon, L. (1988 [1914]). *Maria Chapdelaine. Récit du Canada français*, avant-propos de N. Deschamps, notes et variantes, index des personnages et des lieux par G. Legendre, Montréal, Boréal.
- Hugo, V. (1950 [1859]). « Booz endormi », dans *La légende des siècles, La fin de Satan, Dieu*, éd. par J. Truchet, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », p. 33-36.

- Hugo, V. (1981 [1823]). *Han d'Islande*, éd. par B. Leuilliot, Paris, Gallimard, coll. « Folio ».
- Klein, M. (1968 [1928]). « Les stades précoces du conflit œdipien », dans *Essais de psychanalyse, 1921-1945* [traduit de l'anglais *Contributions to psycho-analysis* par M. Derrida], Paris, Payot, p. 229-141.
- Laplanche, J. et J.-B. Pontalis (1973). *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Bibliothèque de psychanalyse ».
- Lebel, R. (1931). *Histoire de la littérature coloniale en France*, Paris, Larose, coll. « Les manuels coloniaux ».
- Lepastier, S. (1990). « La muraille de Chine : les limites et le cadre en psychanalyse », *Revue française de psychanalyse*, vol. 54, n° 6, p. 1649-1652.
- Lepastier, S. (2004). *La crise hystérique. Contribution à l'étude critique d'un concept clinique*, Lille, ANRT, 2 vol.
- Ouellet, F. (2014). *Passer au rang de père. Identité socio-historique et littéraire au Québec*, éd. revue, Québec, Nota bene.
- Pater, B. de (2011), « Conflicting images of the Zuider Zee around 1900, nation-building and the struggle against water », *Journal of Historical Geography*, vol. 37, n° 1, p. 82-94.
- Stalloni, Y. (2006). *Dictionnaire du roman*, Paris, Armand Colin.
- Verne, J. (2013 [1888]). *Famille-sans-nom, la guerre du Québec*, Paris, Vendémiaire, coll. « Histoires ».
- Voltaire (1954 [1767]). « L'Ingénu », dans *Romans et contes*, éd. par R. Groos, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », p. 23-301.